

Notre modestie et nos souffrances

Autor(en): **Droz, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 39

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

caissée par le plan postérieur de plusieurs maisons hautes de cinq étages. De chacun des logements sortent obliquement sur le mur des gargouilles longues de 50 centimètres à 1 mètre, desquels tombent de toute la hauteur et à l'air libre les liquides et matières pâteuses provenant de ces logements. Outre les gargouilles, il y a quelques tinettes desservies par des tuyaux pour collecter les déjections d'une de ces maisons. De cette cour sortent des émanations immondes ; M. le maire nous a dit que, le jour de notre visite, elle était exceptionnellement propre : une brigade d'hommes avait, pendant deux ou trois jours, projeté de l'eau sur le sol cimenté. »

Voici, d'après le professeur Chevreul, quelques conseils aux dames sur la couleur des chapeaux :

« Un chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches, ou roses, ou rouges, convient aux blondes.

Il ne messied pas aux brunes, mais sans être d'aussi bon effet. Celles-ci peuvent ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes.

Le chapeau blanc mat ne convient réellement qu'aux carnations blanches ou rosées, qu'il s'agisse de blondes ou de brunes. Il en est autrement des chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle ; ils vont à toutes les carnations.

Pour les blondes, le chapeau blanc peut recevoir des fleurs blanches, ou roses, ou surtout bleues. Les brunes doivent éviter le bleu, préférer le rouge, le rose, l'orangé.

Le chapeau bleu clair convient spécialement au type blond ; il peut être orné de fleurs blanches, quelquefois de fleurs jaunes ou orangées, mais non de fleurs roses ou violettes. La brune qui risque le chapeau bleu ne peut se passer d'accessoires orangés ou jaunes.

Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Il peut recevoir des fleurs blanches, rouges et surtout roses.

Le chapeau rose ne doit pas avoisiner la peau ; il doit en être séparé par les cheveux, ou par une garniture blanche, ou par une garniture verte, ce qui vaudrait encore mieux. Les fleurs blanches à feuillage abondant sont d'un bon effet dans le rose.

Le chapeau rouge plus ou moins foncé n'est conseillé qu'aux figures trop colorées.

Eviter les chapeaux jaunes et orangés. Se montrer fort réservé vis-à-vis du chapeau violet, qui est toujours défavorable aux carnations, à moins qu'il n'en soit séparé non seulement par les cheveux, mais par des accessoires jaunes. Même précaution à prendre pour les chapeaux jaunes, qu'une brune seule pourra risquer avec des accessoires bleus ou violets. »

Notre modestie et nos souffrances.

Ce que nous craignons le plus dans ce monde, c'est de passer inaperçus dans le troupeau ; et lorsque notre beauté n'est pas de taille à exciter l'enthousiasme d'autrui, nous mettons nos laideurs en évidence pour attirer du moins sa compassion.

A défaut d'éloges, nous nous contentons de con-

dolances : c'est quelque chose encore que l'on grignotte faute de mieux.

Tout nous est bon pour nous faire remarquer ; nous exhibons, nous parons nos douleurs et nos joies avec une égale sollicitude ; nous mettons autant de coquetterie dans nos sourires que dans nos larmes, et il est peu de chagrins assez profonds pour que, le cas échéant, nous ne les transformions pas en panaches. J'imagine que l'on trouverait sans peine des gens de bonne volonté pour se faire couper la jambe devant un public attentif et curieux, dans une salle bien éclairée.

La maladie qui nous frappe n'est jamais celle de tout le monde ; notre cas est unique, le docteur n'y comprend rien, et si nous n'osons dire que nos souffrances dépassent celles de tous les autres, nous prétendons du moins souffrir autrement, d'une façon particulière et véritablement digne d'attention.

Ecoutez deux malheureux : à peine se seront-ils tendu la main qu'il s'établira entr'eux une sorte de rivalité : « Sans doute, dira l'un, votre douleur est cruelle, mais vous ne pouvez savoir ce que je ressens ; si je vous disais !... Vous trouverez des consolations ; je n'en ai plus à espérer. Vous êtes atteint ; je suis brisé. »

Quel que soit le terrain où l'on se rencontre, on n'aime pas que le voisin vous dépasse, et je suis certain que, sur le champ de bataille, il s'est trouvé des mourants qui employaient leur dernier souffle à discuter la grosseur du boulet qui les avait atteints.

(*Tristesses et sourires*, G. DROZ.)

Une leçon de politesse.

Dans ses études sur la vie anglaise, M. Max Oreill, raconte cette charmante anecdote :

« En séjour au fond d'une campagne, chez un fermier qui m'avait offert l'hospitalité de quelques jours, je me promenais un matin en blouse et en chapeau de paille sur la grande route, quand un Anglais m'aborde et me demande quel est le plus court chemin qui conduit au village de M... Je m'empressai de lui donner des détails de toutes sortes ; j'offris même de l'accompagner jusqu'au chemin vicinal qui conduisait à M... Après avoir sué sang et eau pour le renseigner exactement sur l'endroit qu'il se proposait de visiter, je lui tirai mon chapeau. Lui, après avoir lâché un formidable *adh !* pour tout remerciement, continua son chemin.

J'avais parlé français. Je n'ai jamais aimé parler anglais en France aux Anglais que je rencontre : j'aime mieux leur faire parler ma langue. Chacun son tour, n'est ce pas ?

Certes, avec mon accoutrement rustique, je n'avais pas l'air d'un dandy ; mais, en France, nous avons conservé cette vieille habitude de dire *merci* même à nos inférieurs.

Mon insulaire ne comprenait probablement pas cela. Je le rappelai :

— Pardon, lui dis-je...

— Aôh !... mon ami... oui... je savé ce que vous volez... je demandé pardon...

Et sans en dire davantage, il tira de sa poche une